

et déterminaient la mise en mouvement de l'enragée boutique à procès. Les hypothèques judiciaires commencèrent à grêler sur le joli nid du quartier Monceau. Cormier vit soudain l'ablme et perdit la tête. Les chutes s'accélérent en raison de la hauteur d'où elles se produisent. Celle d'Yves Cormier fut une rapide dégringolade. Il lui fallut aliéner pour moitié de sa valeur l'hôtel devenu le gage du Crédit Foncier. Puis un matin, les journaux annoncèrent la vente des tableaux, tapisseries et meubles anciens "comprenant la collection d'Yves Cormier, le peintre bien connu." Quelques feuilles, ajoutant à cet échec des réflexions malveillantes ou maladroites, s'apitoyèrent hypocritement sur la détresse soudaine de cet artiste que la fortune avait jadis choyé et gâté. Cette note perfide, inspirée par de bons camarades, porta le dernier coup à Yves et acheva de le discréditer.

Le désastre était complet, irrémédiable. On en glosa pendant une quinzaine, puis on n'y pensa plus. Un homme à la mer !... Dans l'océan parisien, ce cri de détresse est bien vite couvert par le hourvari de la houle. L'homme coule à pic, et c'est fini. C'est l'oubli profond, impitoyable, cent fois pire que la mort corporelle.

De même que le lièvre blessé retourne au gîte, Yves, après sa débâcle, était revenu, comme au temps de ses débuts, se loger rue Notre-Dame-des-Champs. Un triste gîte : un atelier situé au cinquième, avec une étroite et obscure chambre à coucher. Le logis n'était pas plus luxueux que celui où il avait perché dans sa jeunesse ; mais, au lieu des vingt-deux printemps d'alors, il en comptait près de cinquante, et cela change singulièrement les perspectives. Le grenier d'autrefois regardait du côté où le soleil se lève ; celui d'aujourd'hui n'était éclairé que par des jours de souffrance et orienté vers un ciel plein de brume. Au lieu de l'espoir qui embellit toutes choses, Yves n'avait plus que le souvenir amer des splendeurs éteintes et le sentiment de sa mortifiante déchéance. Il travaillait toujours, mais sans goût, sans confiance, peignant machinalement, péniblement comme on accomplit une odieuse besogne. D'ailleurs il vendait rarement. Il vivait en dessinant des illustrations pour des journaux populaires ou des livres de distribution de prix. En moins de deux ans, il avait brusquement vieilli ; ses cheveux et sa barbe étaient presque blancs ; ses yeux bruns, autrefois si lumineux, avaient un regard morne et comme vide ; ils donnaient l'impression d'une fenêtre ouverte sur une chambre démeublée. Il menait une existence maussade et ne voyait presque personne. De ses anciens amis, quelques-uns étaient morts ; d'autres s'étaient refroidis et avaient renoncé à grimper ses cinq étages. Lui-même d'ailleurs ne tenait pas à rencontrer les gens qu'il avait fréquentés pendant ses années de prospérité et de célébrité, et devenait plus casanier.

Il ne sortait qu'au jour tombant pour aller dîner solitairement chez un marchand de vins du voisinage. A la nuit, après ce maigre repas pris dans l'arrière-boutique du gargotier, comme à l'époque de ses débuts, il remontait lentement ses cinq étages, s'enfermait dans l'atelier et allumait sa pipe. Eceuré par son banal travail d'illustrations, il se penchait à sa fenêtre haut perchée et regardait tout en bas les formes fuyantes des rares passants qui se hâtaient. Pendant ces heures solitaires, il cherchait à s'étourdir, à s'hypnotiser en quelque sorte pour ne plus penser aux choses présentes. Parfois un vertige le prenait à force de regarder le pavé de la rue. Il relevait la tête et, par-dessus des rangées de toits inégaux, il apercevait les confuses silhouettes des grands arbres du Luxembourg.

A de certains jours, il voyait un croissant de lune se lever lentement à la cime des feuilles, et tristement il faisait un retour vers ses impressions de jeunesse ; il se rappelait les levers de lune derrière les pins de Ploa-ré au temps où il errait dans la châtaigneraie de Kerdouarnec ; et la blanche figure de Mariannic de Tromelin surgissait mélancoliquement du fond de sa mémoire.

III

On prétend que les gens qui se noient récapitulent, en quelques secondes et dans les moindres détails, tous les événements de leur vie passée. Dans sa chute vers l'abîme de misère, Yves revoyait de même avec une lucidité aiguë, avec une minutieuse précision, les plus fugitives impressions de ses jeunes années. Son pays de Bretagne s'évoquait devant ses yeux avec ses plus attrayantes couleurs. En quelques minutes, il revivait toute son enfance. Il se retrouvait vagabondant par les rues de Quimperlé, les rues montantes et solitaires où des prairies et des parcs dorment enclavés dans des bâtiments à l'aspect monastique ; il entendait le bruit frais de l'Isolé roulant rapidement ses eaux sonores au bas de la maison paternelle ; — une maison étroite, pauvrement meublée, où il charbonnait sur les murs ses premiers dessins, où ses parents étaient morts, et qu'il avait vendue pour un morceau de pain. Puis il parcourait les chemins creux et les landes où il travaillait et rêvait au temps de ses débuts, alors que l'existence lui apparaissait semblable à une longue avenue aux perspectives ensoleil-

lées ; alors qu'il portait gaiement dans sa main son avenir, comme une boîte de Pandore non encore ouverte.

Tous les paysages de jadis se déroulaient rapidement devant lui. C'étaient Douarnenez avec son port de pêche, ses barques dormant voiles repliées ; la petite maison de Plô-mar, blanche dans son encadrement de hêtres et de frênes ; l'allée Sainte-Croix bordée de trembles aux retroussis d'argent mat ; l'antique jardin de Kerdouarnec, imprégné d'odeurs aromatiques, où rêvait Marianne de Tromelin, pâle et rose comme les chèvrefeuilles des haies. Alors le charme des amours d'autrefois ressuscitait ; il repensait à ce dimanche de juillet où Mariannic s'était révélée à lui dans sa grâce un peu sauvage ; à leurs timides entretiens des premiers jours, à leurs causeries de plus en plus confiantes, suivies de tant d'heures d'adorable tendresse. Tout cela lui revenait ainsi que des fleurs qu'un bain d'eau fraîche a ravivées soudain, et en même temps un remords se réveillait dans son cœur, un remords de l'égoïste oublié dont il avait récompensé l'affection de Mlle de Tromelin. Il se reprochait tout à coup le silence injurieux qu'il avait opposé aux lettres si touchantes, si persévéramment tendres de la jeune fille.

Et tout cela était fini, à jamais enseveli dans le néant. Le soleil avait disparu de sa vie. Chaque jour il s'enfonçait plus avant dans la nuit noire. Qu'avait-il désormais à espérer ? Aujourd'hui était plus triste qu'hier, et demain, l'affreux demain, allait se lever avec ses ordinaires écuelements et les humiliations d'une misère croissante.

Découragé, il se penchait sur l'appui de sa fenêtre, il regardait farouchement dans le vide. La rue déserte devenait vague comme un brouillard ; avec l'ombre qui montait des pavés humides, des pensées funèbres montaient aussi, enténébrant le cerveau endolori de l'artiste.

Depuis cette heure contemplative où, en voyant la lune surgir au-dessus des marronniers du Luxembourg, il avait évoqué les fantômes du temps jadis, il se plaisait à ressonger à Mlle de Tromelin, à ruminer les lointains souvenirs de Kerdouarnec, à se griser avec le parfum de ses amours de jeunesse, avec la chaste odeur de cette affection si sincère et si désintéressée. Mariannic redevenait peu à peu sa pensée dominante, le consolant reposoir où il retrouvait une illusion de quiétude et de rassérénement.

Une après-midi de septembre, tandis qu'il s'attelait péniblement à une copie de tableau, commencée et reprise avec dégoût, on sonna à la porte de l'atelier. Il n'attendait personne et, comme les quelques camarades restés fidèles ne se dérangeaient guère pour monter chez lui, il craignit de se trouver nez à nez avec un créancier ; de sorte qu'il ne bougea pas. Mais la sonnette tinta derechef plusieurs fois. Irrité de cette obstination, il quitta sa besogne en jurant, et se décida à ouvrir. Dans la pénombre du palier, il aperçut une femme vêtue de noir, pâle et mince, qui balbutiait des mots d'excuse.

— Que voulez-vous ? demanda Yves brusquement.

Encore craintive, la visiteuse restait immobile sur le seuil, et ses yeux brillaient doucement dans l'obscurité.

— Entrez ! s'exclama le peintre impatienté.

Alors elle se décida à obéir.

— Monsieur Cormier, dit-elle enfin, vous ne me reconnaissez pas ?... Mariannic de Tromelin.

— Mariannic ! murmura-t-il, stupéfait.

Il referma vivement la porte, prit Mariannic par la main, et la conduisit vers un divan éraillé qui occupait une encoignure, près de la fenêtre. Quand elle se fut assise, ils restèrent un temps silencieux. Yves était gêné et mortifié de recevoir l'amie d'autrefois dans ce triste logis. Mariannic, très émue, avait peine à se remettre. Avec une douloureuse surprise, elle examinait sommairement l'atelier aux murs peints à la détrempe, le plafond crevassé et enfumé, le parquet raboteux et sali, les études et les entassés pêle-mêle, le rideau de damas loqueteux qui masquait sans doute la baie d'une chambre contiguë, le grand châssis vitré d'où tombait un jour froid ; puis elle soupira. Elle osa enfin tourner ses regards vers Yves Cormier et une tendre pitié mouilla ses paupières, à l'aspect de cette figure précocement vieillie. La bouche avait des plis amers, l'expression des yeux était dure et désenchantée. — Elle soupira de nouveau plus profondément.

— Vous me trouvez changé, n'est-ce pas ? dit Cormier, de plus en plus nerveux et mal à l'aise.

— Hélas ! répondit-elle, nous avons changé tous deux... Songez ! voilà vingt-cinq ans que nous ne nous sommes vus !

Elle aussi, en effet, avait été touchée par les années ; pourtant son calme visage de provinciale gardait encore des restes de beauté : les cheveux avaient blanchi, la taille s'était amincie, mais l'ovale du visage demeurait pur, la bouche conservait son charme et sa fraîcheur ; la même grâce mélancolique imprégnait toujours les yeux couleur de mer.

ANDRÉ THEURIET.

A suivre